

CONQUETE HORIZONTALE ET VERTICALE DE LA VILLE

Antoine Sirois

LA VILLE, acceptée comme espace définitif de vie, est entrée tardivement dans les littératures canadiennes d'expression française et d'expression anglaise. La crise de 1929 et la deuxième guerre mondiale, points tournants dans l'histoire du pays, ont provoqué une transformation du roman qui s'attardait à des espaces ruraux et à des nostalgies révolues. L'industrialisation suscitée par la guerre a surtout contribué à faire émigrer les ruraux vers les espaces urbains et le roman vient témoigner de ces mutations sociales majeurs. *Au pied de la Pente douce* de Roger Lemelin en 1944, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy en 1945, *Earth and High Heaven* de Gwethalyn Graham en 1944 et *The Loved and the Lost* de Morley Callaghan en 1951 nous présentent des héros nouveaux, dégagés de l'idéologie rurale et marqués des préoccupations du citadin moderne.

Le thème de la "quête" apparaît avec plus d'évidence que jamais durant les années quarante et cinquante. Il se dessine surtout sous la forme d'une conquête du nouvel espace urbain qui propose un défi à la fois matériel et moral. Quatre romans m'ont paru bien se prêter à une étude comparative de cette quête dans les deux littératures.

Au pied de la Pente douce (1944) de Roger Lemelin, qui se déroule à Québec et *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* (1959) de Mordecai Richler, qui se déroule à Montréal, illustrent une conquête sur le plan horizontal, où les ambitions des protagonistes tendent vers des valeurs plus matérielles et extérieures; *La Fin des songes* (1950) de Robert Elie et *The Watch that Ends the Night* (1959) de Hugh MacLennan, polarisés sur Montréal, manifestent une recherche plus intérieure que l'on qualifier de verticale par rapport à l'autre.

Les deux premiers romans, bien que publiés à plusieurs années de distance, évoquent des souvenirs d'adolescents qui s'enracinent dans une même période, celle de la crise économique. L'un couvre de 1936 à 1939, l'autre de 1932 à 1951. Les histoires sont bien connues, mais rappelons que les héros, Denis Boucher et Duddy Kravitz, sont des adolescents du même âge, grandissant dans le même contexte économique de l'avant-guerre, aux prises avec une crise d'identification que les amène d'abord à triompher d'eux-mêmes, de leur conscience, de leur sensi-

bilité et à s'émanciper de leur milieu. L'ambition les propulse ensuite vers des espaces symboliques de réussite, qu'ils atteignent, en tout ou en partie, vers l'âge de la majorité. Denis grandit dans un quartier populaire canadien-français de Québec, aux pieds de la Pente douce qui mène à la haute ville où logent les riches et les instruits; Duddy pousse dans le "ghetto" juif de Montréal, à l'ombre du Mont-Royal, où trônent les financiers de la métropole. Une analyse des espaces physiques et moraux à travers lesquels évoluent les héros rend compte des étapes de leur marche conquérante, de la base au sommet.

Le narrateur décrit la basse ville, d'où émerge Denis, comme "un grand trou sombre", sans verdure, un sale faubourg, piqué de bicoques, un univers délabré et fermé. Le ghetto d'origine de Duddy se prête à une description tout aussi noire: "one street would have seemed as squalid as the next", avec leurs "cold water flats", où grandissent des enfants sales et tristes. Les gens de la haute ville perçoivent d'ailleurs ces quartiers comme mal famés. Les héros appartiennent à des familles où le père se montre faible et sans poigne. Madame Boucher domine l'espace familial et Denis "ne pouvait se débarrasser de l'emprise de cette femme" (196). Chez Kravitz, où la mère est décédée, c'est le patriarche, le grand-père, qui impose son autorité, transmet la tradition orthodoxe. Les adolescents secouent ce cadre sévère, comme ils rejettent celui de leur paroisse et de leur communauté religieuse dominés par le curé ou le rabbin. Ils se retournent vers la haute ville, lieu de leur affranchissement, image de leurs désirs. A la fois hostile et attirante, juchée sur ses sommets, elle représente la réussite, l'argent, l'instruction, la puissance. Duddy lorgne vers ces demeures accrochées au Mont-Royal, habitées par ceux qui sont "vraiment riches", "vraiment puissants". Denis contemple les hauteurs qui couronnent la Pente douce et abritent l'instruction, la culture et les postes stables. Même les biens élémentaires de la nature, les arbres, les jardins, les parcs nichent dans les aires élevées. Au milieu de leurs concitoyens qui piétinent dans les bas quartiers, les adolescents impatients brisent donc les coquilles écologiques, familiales, religieuses qui les retiennent, inaugurent la poussée des gagne-petit dans la civilisation urbaine. Les quartiers d'en haut catalysent les jeunes ambitions, incarnent des valeurs auxquelles ils aspirent, que ce soit de posséder un lopin de terre ou de "devenir quelqu'un" pour Duddy, ou d'accéder à une puissance ou de récolter un succès littéraire pour Denis. Ces quartiers reflètent aussi un temps dynamique, évolutif, progressif, aux yeux de Denis outré par les siens, "parasités d'une petite antiquité qui pourrit dans les traditions" et rétifs au progrès, ou de Duddy, rebelle aux us et coutumes périmés de son entourage.

L'étude des espaces physiques et moraux, et de leurs significations, nous amène à constater que deux adolescents, à une même époque, veulent franchir des étapes analogues, à la recherche de valeurs, argent, puissance, prestige, liées à la nouvelle civilisation urbaine, et qui revêtent un éclat plutôt matériel et extérieur.

Deux autres romans viennent illustrer une forme différente et plus fondamen-

tale de quête que semble aussi susciter la cité, recherche cette fois-ci de personnages dans leur maturité. Il s'agit de deux œuvres des années cinquante, *La Fin des songes* de Robert Elie et *The Watch that Ends the Night*, de Hugh MacLennan, qui nous entraînent dans un pèlerinage avant tout intérieur, des années 1926 à 1946 pour le premier, des années 1922 à 1950, en majeure partie, pour le second. Ils couvrent tous deux la crise économique et la seconde guerre mondiale. Marcel a 37 ans vers 1946 et George, 45 vers 1950, années qui, dans les récits, correspondent aux années les plus critiques de leur vie d'adulte.

Les espaces physiques ou moraux traversés par les protagonistes signalent encore évolution, mais ils se présentent autrement. Le narrateur perçoit la ville de façon plus globale, insiste moins sur les oppositions physiques, ce qui est déjà significatif, car les héros ne mesurent plus leur réussite au passage d'un quartier moins favorisé à un quartier plus huppé. Au contraire de Denis et de Duddy, ils font une évaluation très critique de la société qui compose la ville et contestent les ambitions superficielles qu'elle entretient, ses soucis d'argent et de prestige, ses préoccupations futiles. La famille n'apparaît plus à ces adultes comme un frein à leur ambition, mais comme un espace conflictuel qui n'offre pas la chaleur et l'unité désirées, ce qu'ils déplorent. La religion même que les adolescents percevaient comme un empêchement à leur évolution, devient ici le lieu des expériences fondamentales. Mais dans ces deux romans-ci, comme dans les deux autres, les narrateurs ou les personnages entretiennent une grande nostalgie de la nature. Les jeunes citadins la recherchaient déjà dans la haute ville, à travers ses parcs, ou à l'extérieur, et l'associaient à leurs amours et aux bons moments de leur jeunesse. Elle garde toujours pour les adultes les mêmes connotations positives et prend une extension plus grande par son assimilation non seulement à l'enfance et à la jeunesse, mais aussi à la pureté, à l'innocence, à la joie et à la régénération, à une sorte paradis perdu. Marcel, en contemplant le lac, se dit: "C'est le pays de mon enfance . . . Perdue . . . Elle est perdue". George déclare: "If childhood is a garden, the gates closed on us then and ever afterwards we were on the outside . . .".

Dans les récits d'Elie et de MacLennan, les protagonistes se déplacent aussi physiquement, dans et hors de Montréal, soit qu'ils déambulent sur la rue Sainte-Catherine avec les chômeurs désœuvrés durant la crise, ou arpentent le port qui invite à l'évasion, soit qu'ils gagnent la campagne qui les régénère, mais tous ces parcours extérieurs doublent des parcours intérieurs, et traduisent une évolution verticale plutôt qu'horizontale. L'idéal des personnages n'apparaît pas lié à des espaces physiques, tandis que ceux-ci, pour les jeunes conquérants, symbolisent non seulement le succès, mais le conditionnent et le concrétisent en quelque sorte. George et Jerome rejettent les ambitions superficielles de leurs concitoyens, désirent, dans un premier temps, une vie de foyer et de famille et, dans un deuxième temps, aspirent à découvrir Dieu et à trouver un moyen de vivre sous la menace constant de la mort représentée par la bombe atomique. Marcel, las de la vie en

surface de ceux qui l'entourent, cherche aussi Dieu et tente de se retrouver lui-même et de rejoindre les autres. Il essaie d'atteindre à une réalité qui mettra fin aux songes et aux apparences: *La Fin des songes*. George et Jerome, dans un mouvement analogue, sous une autre image, poursuivent une lumière au bout de la nuit: *The Watch that Ends the Night*. Les préoccupations de Denis ou de Duddy, bien que significatives des rêves d'un prolétariat urbain qui cherche émancipation et bien-être, sont circonscrites dans des frontières assez restreintes, physiquement et moralement. Les protagonistes des autres romans ont conscience de s'être embarqués dans une aventure à la dimension même du monde, leur crise individuelle s'intégrant dans la grande aventure humaine et la figurant. MacLennan fait particulièrement ressortir cet aspect par ses références au mythe de Sisyphe et à l'Odyssée, et par ses jeux de microcosme-macrocosme.

Les obstacles que rencontrent ces derniers sont à la dimension de leur objectif. L'épreuve à traverser pour retrouver la réalité ou la lumière, la vie authentique, est ni plus ni moins que la mort, suicide de Marcel désespéré qui réveillera ses compagnons, les arrachera à leurs illusions; descente aux enfers de Jerome, par la guerre et les camps de concentration, qui mourra à lui-même en renonçant à sa femme qui, parce qu'elle le croyait mort, a maintenant épousé son meilleur ami. Il illuminera ainsi George et Catherine. Ces formes d'anéantissement constituent le choc révélateur des raisons profondes de vivre. Le problème fondamental des protagonistes rejoint celui soulevé par l'existentialisme, à l'issue de la seconde guerre mondiale, celui de la coexistence possible ou impossible de Dieu et de la souffrance des hommes. "Cherche Dieu dans ta vie, dit Marcel dans son angoisse, et un immense vide répond à l'appel de ce mot". Les héros de MacLennan mettent également en doute l'existence d'une justice supérieure, face aux épreuves qui les accablent. Les deux romans se terminent cependant sur une note d'espérance, à la suite des événements catalyseurs rapportés ci-haut, alors que la vie paraît désormais possible malgré la mort qui plane toujours.

Les derniers romans traduisent donc une évolution par rapport aux premiers. Ceux-ci rendent plutôt compte des débuts d'une évolution sociale, ceux de personnes économiquement défavorisées, attirées d'abord par les appeaux et les miroitements de la ville, par des valeurs axées sur l'avoir. Les personnages d'Elie et de MacLennan, plus favorisés au départ, possesseurs d'une instruction plus élevée, tentent de dépasser ces valeurs superficielles, apanage aussi, constatent-ils, de la bonne société qui les entoure, pour se plonger dans une recherche plus intérieure et qui relève de l'être, non de l'avoir. La crise économique, la guerre et l'urbanisation semblent avoir provoqué des inquiétudes plus fondamentales sur le destin de l'homme.

Des romanciers des deux groupes ethniques, à peu d'années près, bousculés par les mêmes phénomènes sociaux, ont traduit, chacun avec leurs moyens, une même quête, sous ses deux faces.